

## Jolyne

Dix heures tapantes. Les yeux qui courent le long de la rue, la traversent puis se perdent, happés par le néant. Le cœur battant à un rythme effréné, le son de la pendule marquant le temps infini. L'air lui-même est moins fluide, plus dense, étouffant. Elle attend. Lui dont elle reste sans nouvelles depuis si longtemps. Elle a ressorti ses lettres de sous le tapis. Posées devant elle, là, étalées sur ce fauteuil qui héberge depuis qu'ils ne sont plus ensemble son humeur morose devenue quotidienne. Elle les regarde, parfois les hume et s'enivre de leur doux parfum de langueur. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement une attente, mais un besoin qui suscite une frustration profonde et amère. Les yeux vides, le cœur sec, elle attend. Elle se lève, esquisse quelques pas, tournant le dos à la fenêtre, les mains rendues malhabiles par un besoin attife de mouvement, tantôt, elle effleure, tantôt, elle saisit les fragments de papiers posés devant elle.

*« Jolyne, si j'écris aujourd'hui ton nom, c'est, car je ne peux te le murmurer. Tes mots tourmentent mes pensées, et sans ta présence, mes nuits s'égarer, austères. Tu me parais à ce jour tellement loin que j'ai l'impression de ne t'avoir que rêvée. Ton existence, malgré ses contours flous, me permet de rester enraciné dans cette vie et de supporter son amertume, plus pesante de jour en jour. Je ferme les yeux et t'imagine, éclairée par le soleil dans l'embrasement d'une fenêtre aux rideaux pourpre. Je vois ta silhouette, les pans de ta longue robe au tissu lourd tombant jusqu'au sol sans le toucher. La courbe de ta nuque libérée par les rubans qui retiennent tes cheveux. Leur odeur suave. Je ne sais encore combien de temps cela va durer, et toi, le sais-tu ? Ici les jours passent et se ressemblent, je ne distingue plus vraiment le présent du passé, tout se mélange dans le tumulte virevoltant du silence qui envahit mon esprit en l'embrumant. Par bribes, les souvenirs reviennent. Tout cela c'est il réellement passé ? Est-ce seulement un leurre qui me permet de subsister en attendant un prochain retour à la vie. Quoi qu'il en soit, je ne t'oublie pas. Tu vis en moi et je vis pour toi. T'imaginer en vie est une échappatoire salutaire. Mon amour, mon amie, j'imagine te serrer fort contre mon cœur tant que brûle toujours en moi la flamme que tu y as allumée et qui ne s'éteindra point même par la mort. »*

À force de relecture, ces mots sont devenus familiers, un doux murmure rassurant qu'elle se répète encore et encore. Le feu qu'il a évoqué, elle le connaît. En elle, il brûle

également, mais l'attente l'a terni. Qu'attend-elle ? Elle n'en a plus qu'une vague idée, dans cet océan morne qui l'emplit à présent tout entière, s'insinuant dans les moindres recoins de son cerveau, suintant de chacun de ses pores. Elle ne vit plus que par l'attente, une attente dénuée de réel espoir. Une attente qui la maintient en vie, mais une vie insipide. Seules ces quelques lettres lui permettent de garder un pied sur terre. Elles se font de plus en plus rares, mais n'en sont pas moins chaleureuses et tendres. Un ralentissement évidemment dû à la guerre, elle le sait. À force de rester sans réponse, continuera-t-il à lui écrire ? Serait-ce l'une des raisons de l'atténuation de la fréquence de ses courriers ? Cogitant toujours, elle lève les yeux vers la pendule. Dix heures dix. Elle attend. Un bourdonnement l'arrache alors à sa rêverie et son regard se heurte à celui d'une étrangère dans le miroir. Cette femme, méconnaissable, demeure élégante et apprêtée. Pourtant, son essence s'est évanouie, laissant sa silhouette revêtir une rigidité angulaire. Son chignon est désormais tiré à l'excès, ses traits étirés dans une tension nouvelle.

Une sonnette de bicyclette qui retentit, des pas sur le sol dallé de la rue et un bruit de coup contre les doubles battants de la porte la sortent de sa torpeur. Cette fois peut-être... Fébrile, elle se lève et parcourt les quelques mètres qui la séparent de la porte de sa chambre. Elle colle l'oreille contre le bois dur qui, seul, la sépare de l'extérieur, comparable à un rempart la tenant à l'écart, loin du monde. Quelques mots sont prononcés dans cette langue d'une grossièreté farouche, à laquelle le temps même ne parvient pas à l'habituer.

- Hallo, Sir, ein schöner Tag, nicht wahr? Hier ist Ihre Post.

- Vielen Dank, schönen Tag.

La porte claque à nouveau et Jolyne s'empresse de retourner s'asseoir sur son fauteuil, cachant ainsi le flot de lettres répandues. Elle respire profondément, masquant de son visage tous traits d'appréhension ou d'impatience qu'il pourrait trouver suspect. Il entre alors dans la pièce et dans un français hésitant, non sans être dénué d'une certaine fermeté, il souffle les mots suivants.

- Anna chérie, voici votre courrier. Je vous prierai ensuite de bien vouloir vous joindre à nous, nous avons de la visite.

Ses lèvres frémissent, impuissantes à former le moindre son. Dans un acquiescement muet, elle reçoit la lettre scellée en sa main. Le papier semble déjà lui brûler les doigts avant même qu'elle ne le saisisse. Son cœur s'emballe, mais elle s'efforce de conserver son impassibilité. Elle lève les yeux, lui sourit. Satisfait, il tourne les talons, passe la porte

et la referme avec douceur. Alors seule, elle respire. Lentement, elle décachette l'enveloppe qui lui échappe des mains lorsqu'elle en sort une fine liasse de papier.

*“Jolyne, excuse-moi d'abord pour le temps, qui t'as, j'imagine, paru infini depuis ma dernière lettre. Je suis allé voir tes chers parents cette semaine et j'ai tenté de les raisonner quant à ce mariage si soudain. Aujourd'hui, je réalise que nous sommes confrontés à un mur, toi et moi, notre avenir, là, devant nous, sans échappatoire. Tes parents ne changeront pas d'avis, ils ont trop peur de nos ennemis, de ton mari. Convaincus que nous perdrons la guerre, ils pensent avoir agi de la manière la plus avantageuse en te confiant à lui. Comprends-les. Te mettre à l'abri est leur unique préoccupation. Et le fait demeure, tu es en sécurité. Ne te méprends pas, je ne me résignerai pas, pas maintenant, pas lorsque tu es le prix de ce renoncement. La guerre finira, j'en reste convaincu. Et alors, nous agirons comme il nous semblera bon. Mais avant que ce jour béni arrive, Jolyne, tu dois rester infrangible. N'oublie ni ton nom, ni ton village de naissance. N'oublie aucun des mots que tu m'as murmurés des nuits durant. Et surtout, n'oublie pas qui est cet homme qui te prétend sienne. Quant à moi, reste intangible, là où tu m'as laissé. J'y reste et tu m'y retrouveras bientôt. Mon amour, mon amie. Je t'aime, d'un amour qui embrase et consume, d'un amour à la fois lumineux et sombre, comme les flammes qui dansent dans la nuit. À bientôt, je l'espère.”*

Ces mots sont pour elle un nouveau souffle. Elle se redresse, la plie soigneusement et la remet avec les autres sous le tapis. Le dos droit, la tête allégée, elle franchit la porte qu'il a laissée entrouverte et s'avance dans le couloir d'une démarche assurée.

Elle aurait pu se nommer Anna... Mais c'est Jolyne qui résonne dans l'écho de ses pensées. Elle n'est pas une citoyenne allemande, mais française, captive dans ce pays où chaque mot est pour elle un labyrinthe insensé. Perdue loin de chez elle, elle erre seule dans les méandres de sa conscience. Chaque soir, elle se murmure à elle-même : " Je suis Jolyne ", comme pour ne pas s'effacer dans l'oubli.